

30 décembre 1954

HOMMAGE DE G.N. A MICHEL CHIHA

Cette stupeur un peu écœurée, que chacun a ressentie hier, nous n'arrivons pas encore à nous en défaire. On le savait définitivement atteint, et nous nous disions bien que le terme ne serait pas longtemps reculé : mais enfin, cette mort-ci, cette mort particulière de Michel Chiha, qu'est-ce qui fait qu'elle paraissait plus difficilement imaginable qu'une autre ?

Si jamais est apparue l'identité d'un homme et d'une idée, c'est bien dans ce destin exceptionnel que nous pouvons en prendre conscience. Les yeux de Michel Chiha fermés sur le Liban, il y a, dans cette image même, pour toute une génération libanaise, une contradiction insupportable. Il se rattachait à l'idée d'une permanence, il était lié à une réalité dont on imaginait mal qu'il pût se déprendre. Pour tout dire, il avait fini par se former une association Chiha-Liban tellement indissociable, dans la conscience des gens, que l'on ne concevait pas qu'elle pût sans péril être dénouée. Mais c'est fait : il s'en va. Ce Liban qu'il laisse, quelle est la figure qu'il lui a faite pour nous ? Et de quel poids l'a-t-il chargé pour l'histoire ?

*

**

Il faut se représenter l'époque où a commencé son action : il faut nous reporter à cette date capitale de la libération de 1919, où se joua notre destin. Dans l'immense confusion de l'empire ottoman, commençait alors de s'opérer le remembrement des terres libanaises. Nous étions pris dans les terribles remous d'une après-guerre, sollicités par toutes les idéologies, contraints de lutter, au-dedans et au dehors, contre la complicité des forces acharnées à notre destruction. Mais il nous fallait d'abord repenser notre Liban – le repenser et le refaire à partir d'une Sublime-Porte en ruines, de Versailles, de San-Remo, de Lausanne. Il fallait, après une nuit de six siècles, reconstituer un Etat libanais, une Nation libanaise, dont la Capitale redevint Beyrouth. Et pour que la patrie retrouvée ne risquât pas de nous apparaître, à nous-mêmes, comme une construction des chancelleries, il nous fallait la réinsérer dans sa continuité historique, refaire aux Libanais une mémoire – les rétablir dans leur vocation.

Alors, et pendant 30 ans, ce fut le travail de Michel Chiha. Il a fallu une foi immense. Nul, on peut le dire, n'a cru plus fortement au Liban ; mais nul aussi n'y a cru plus raisonnablement. Il en a montré la réalité originale, il a défini notre double vocation, méditerranéenne et arabe, à la rencontre de l'Orient et de l'Occident. Dans nos antagonismes mêmes, dans la complexité extrême des cultes, des races, des aspirations, il a recherché les lois de notre équilibre et de notre unité. Cette patrie, qui est née du vouloir-vivre en commun de l'intellectuel jociste de Beyrouth et du Dandache du Hermel, tout son enseignement a consisté à montrer que nous ne pourrions la conserver qu'en respectant les conditions qui l'ont faite.

C'est ce qui l'a toujours dressé contre la rigidité des idéologies et des systèmes. Pour lui, la seule recette de la durée libanaise est la liberté. Contre tous les autoritarismes de droite et de gauche, contre tous les dirigismes, contre toutes les formes de la contrainte politique ou économique, il a eu le courage de défendre la formule d'une imperfection libanaise qui avait au moins le mérite, à ses yeux, d'être vivante.

*

**

Tout cela, qui paraît acquis aujourd'hui, et si simple à penser, il aura fallu, pour y aboutir, un très long, un très dur, un très opiniâtre combat.

Besogne ingrate, entre toutes, que d'opposer toujours aux brûlants appels de l'aventure, le parti de la sagesse et de la raison.

Mais cette mesure toujours maintenue, on comprend, (devant ce visage aujourd'hui seulement reposé), qu'elle fut faite de beaucoup de violence à soi-même ; de beaucoup de courage et d'amour.